

LE SUBLIME, DE LONGIN À BURKE (1)

INTRODUCTION	1
I. DÉFINITION DU SUBLIME	2
II. LE SUBLIME, ENTRE NATURE ET ART	3
III. LA GRANDEUR DU SUBLIME ET SES EFFETS	4
IV. LES CINQ SOURCES DU SUBLIME.....	5
A. Le sublime divin.....	5
B. Le sublime humain.....	7
V. SUBLIME ET IMAGINATION	8
VI. SUBLIME ET INSPIRATION	11
VII. LE STYLE SUBLIME.....	12
A. Le faux sublime.....	12
B. Le sublime du simple.....	13
VIII. SUBLIME ET RATIONALITÉ.....	14
IX. SUBLIME ET POLITIQUE	16
BIBLIOGRAPHIE	19

INTRODUCTION

- XXXV, 2 Qu'ont-ils donc vu, ces hommes égaux aux dieux, et qui ont aspiré au premier rang dans l'art de l'écrivain, mais qui pourtant ont méprisé, en tout, la surveillance minutieuse ? En plus de bien d'autres choses, ceci : la nature [*physis*] n'a pas fait de nous un vivant vil et bas ; (je veux dire l'homme) ; mais elle nous a introduit dans la vie et dans tout l'univers comme dans une grande panégyrie, pour y être contemplateurs de tout ce qui s'y passe et des lutteurs pleins d'ambition ; sitôt elle a fait naître dans nos âmes un amour irréprouvable pour tout ce qui est éternellement grand et pour ce qui est, en comparaison de nous, plus divin.
- XXXV, 3 C'est pourquoi même l'univers [*kosmos*], dans son entier, ne suffit pas à l'élan de la contemplation [*theoria*] et de la conception humaines [*dianoia*] ; mais les intuitions [*epinoia*] franchissent souvent les bornes de l'enveloppe ; et si faisant le tour de la vie d'un coup d'œil circulaire, on perçoit combien ce qui est supérieur et beau l'emporte en tout on reconnaîtra rapidement la fin pour laquelle nous sommes nés.
- XIII, 1 Que certes Platon, (car j'y reviens), qui coule avec un tel courant silencieux [celui du sublime d'abondance], ne soit en rien moins grand [que Démosthène], pour avoir lu la *République*, tu le sais bien et tu connais son style : « Les hommes », dit-il, « qui n'ont point l'expérience ni de la pensée [*phronesis*] ni de la vertu [*aretè*], mais qui fréquentent sans cesse les banquets et autres lieux de ce genre, sont, à mon avis, emportés vers le bas, et errent ainsi toute la vie. Vers le vrai, vers le haut, ils n'ont jamais levé les yeux ni se sont portés. Ils n'ont pas goûté à un plaisir solide et pur. Mais comme des bêtes à l'engrais, le regard toujours vers le bas, penchés vers la terre et les tables de festin, ils paissent en se bourrant de nourriture et forniquant ; et, pour jouir davantage encore, ruant et boutant les uns contre les autres de leurs cornes et de leurs sabots de fer, ils se tuent à cause de leur insatiable désir¹. »

¹ Platon, *République*, IX, 586a.

I. DÉFINITION DU SUBLIME

- I, 3 Puisque aussi bien c'est à toi que s'adresse cet écrit, mon très cher ami, toi qui es un maître de la culture, je suis tout à fait délivré d'avoir à consacrer beaucoup de temps à établir en principe que le sublime [*hypsos*] est en quelque sorte le plus haut point, l'éminence [*akrotès, exochè*]² du discours, et que les plus grands poètes et prosateurs n'ont jamais tenu le premier rang d'un autre lieu que de là ; et que c'est de là qu'ils ont jeté autour du Temps [*aión*] le filet de la gloire.
- I, 4 Car ce n'est pas à la persuasion, mais à l'extase que la sublime nature [*hyperphya*] mène les auditeurs. Assurément partout, accompagné du choc [*ekplèxis*], le merveilleux [*thaumasion*]³ toujours l'emporte sur ce qui vise à convaincre [*pitbanon*] et à plaire [*charis*] ; puisqu'aussi bien le fait d'être convaincu, la plupart du temps nous en restons maîtres [*eph'hèmin*] ; tandis que ce dont nous parlons ici, en apportant une emprise [*dynasteia*] et une force [*bia*] irrésistibles, s'établit bien au-dessus de l'auditeur. Et la pratique de l'invention, l'ordre et l'aménagement de la matière⁴, on les voit se manifester péniblement, non pas à partir d'un passage, ni même de deux passages, mais il faut la totalité du tissu du discours ; tandis que le sublime, quand il se produit au moment opportun [*kairos*], comme la foudre il disperse tout et sur le champ, manifeste, concentrée, la force [*dynamis*] de l'orateur.
- XXXV, 4 De là vient que, poussés en quelque sorte par la nature [*physikós*], ce ne sont pas, par Zeus, les petits cours d'eau que nous admirons, malgré leur limpidité et leur utilité [*chrèsima*]. Mais c'est le Nil, le Danube ou le Rhin, et, bien plus encore, l'Océan ; et la petite flamme que nous allumons nous frappe moins parce qu'elle conserve son pur éclat, que les feux du ciel, même s'ils sont souvent obscurcis ; et nous pensons qu'elle est moins digne d'admiration que les cratères de l'Etna, dont les émissions projettent des roches depuis ses profondeurs, et des montagnes entières, et parfois déversent des fleuves de ce feu fameux né de la terre et qui ne suit que sa propre loi [*autonomon*].
- XXXV, 5 Mais à propos de toutes les choses de ce genre nous pourrions dire ceci : ce qui est utile ou même nécessaire à l'homme est à sa portée ; mais pourtant ce qu'il admire [*thaumaston*] toujours, c'est l'inattendu [*paradoxon*]⁵.

² Trad. Boileau : « Le sublime est en effet ce qui forme l'excellence et la souveraine perfection du discours. »

³ Trad. Boileau : « une certaine admiration mêlée d'étonnement et de surprise »

⁴ Trad. Boileau : « la finesse de l'invention, la beauté de l'économie et de la disposition »

⁵ Trad. Boileau : « l'extraordinaire est admirable et surprenant ».

II. LE SUBLIME, ENTRE NATURE ET ART

- II, 1 Mais il nous faut dès le départ, nous poser cette question : celle de savoir s'il existe une technique [*téchnè*] du sublime ou de la profondeur ; puisqu'il y a des gens pour penser que se trompent complètement ceux qui ramènent de telles choses à des préceptes techniques. Car, disent-ils, elle est innée, la sublime nature [*mégaloPHYË*] ; et son apparition n'est pas liée à l'enseignement : il n'y a qu'une seule technique pour y arriver, c'est d'être né pour cela. A leur avis, les œuvres de nature sont enlaidies et tout à fait avilies par les règles techniques qui les momifient.
- II, 2 Moi, je veux prouver qu'il en est tout autrement, si l'on veut bien considérer que la nature [*physis*], de même, que le plus souvent, dans les moment de pathétique et d'élévation, elle se donne à elle-même une règle [*autonomon*], de même n'a pas coutume de se livrer au hasard ni d'être absolument sans méthode [*améthodon*] ; et que c'est elle qui fournit l'élément premier et archétypique pour la genèse de toute production, mais qu'en ce qui concerne les quantités⁶ et le temps [*kairos*], pour chaque chose, et la pratique et l'utilisation les plus sûres, c'est la méthode qui est capable d'en circonscrire les limites et d'y collaborer. La grandeur abandonnée à elle-même, sans la science, privée d'appui et de lest, court les pires dangers, en se livrant au seul emportement et à une ignorante audace ; car s'il lui faut souvent l'aiguillon, il lui faut aussi le frein.
- II, 3 C'est, en effet, ce que montre Démosthène, à propos de la vie ordinaire des hommes ; le plus grand des biens, c'est la chance ; mais le second, et qui n'est pas moindre, c'est le fait de bien délibérer [*eu boulenesthai*]⁷ ; car si ce dernier bien vient à manquer, cela suffit à supprimer le premier⁸. Cela, nous pourrions le dire aussi des discours, [car la nature tient la place de la chance, et la technique de la bonne délibération. Mais l'élément décisif le voici : le fait même qu'il y ait, parmi les éléments du discours, quelque chose qui repose sur la seule nature, nous ne pouvons l'apprendre d'ailleurs que de la technique].

⁶ Trad. Lebègue : « la mesure ».

⁷ Trad. Boileau : « se conduire avec prudence ».

⁸ Démosthène, *Contre Aristocrate*, 113.

III. LA GRANDEUR DU SUBLIME ET SES EFFETS

- VII, 1 Il faut savoir, mon cher ami, que comme d'ailleurs dans la vie de tous les jours, rien n'est grand qu'il n'est grand de mépriser, comme honneurs, distinctions, tyrannies ; et tout le reste qui comporte le grand attirail de la tragédie venu du dehors, en tout cas, aux yeux d'un homme de bon sens, tout cela ne saurait paraître des biens supérieurs, si le fait même de les mépriser est un bien non modeste. On admire en général, plus que ceux qui possèdent ces biens, ceux qui sont en mesure de les posséder et qui les regardent pourtant avec mépris par grandeur d'âme [*mégaloψychia*]. C'est ainsi, ou à peu près, qu'il faut examiner l'élévation en matière de poème ou de discours, de peur qu'il n'y ait une illusion de grandeur de ce genre, à laquelle vient s'ajouter, au petit bonheur, un grand matériel d'appoint ; et une fois dépliées au hasard, on les découvrirait autrement, bien vaines, ces choses dont le mépris est plus noble que l'admiration [*thaumazô*].
- VII, 2 Car par nature en quelque sorte, sous l'effet du véritable sublime, notre âme s'élève, et, atteignant de fiers sommets, s'emplit de joie et d'exaltation, comme si elle avait enfanté elle-même ce qu'elle a entendu.
- VII, 3 Quand donc une chose souvent entendue par un homme de bon sens et expert en discours, ne dispose pas son âme à la grandeur de pensée, et que ce qui est examiné à nouveau, à fond, ne laisse pas à la réflexion plus que ce qui est dit effectivement, mais au contraire, pour qui l'observe avec soin et de manière continue, tombe dans le dépérissement, il ne saurait y avoir là de véritable sublime, pour autant qu'il ne subsiste que le temps de l'audition. Car cela est grand, en vérité, qui supporte un réexamen fréquent, mais contre quoi il est difficile et même impossible de résister, et qui laisse un souvenir fort et difficile à effacer.
- VII, 4 En somme, voici la règle : est sûrement et vraiment sublime ce qui plaît toujours et à tous. Quand, chez des gens qui diffèrent par leurs coutumes, leurs genres de vie, leurs goûts, leurs âges, leurs langages, les avis convergent en même temps vers un seul et même point, sur les mêmes choses, chez tous, alors, issus de témoignages discordants, comme un jugement et un assentiment viennent apporter à l'objet admiré la garantie forte et incontestable.

IV. LES CINQ SOURCES DU SUBLIME

VIII, 1 Il y a si on peut dire, cinq sources [*pègai*] véritablement capables de produire la grandeur du style [*hypsègoria*], étant préalablement posé, comme fondement commun à ces cinq formes, l'aptitude [*dynamis*] à la parole⁹, sans laquelle il n'existe absolument rien. La première, et la plus importante, est la maîtrise de bonne venue dans le domaine des idées [*to péri tas noèseis hadrèpèbolon*]¹⁰, comme nous nous en sommes déjà expliqués dans notre ouvrage sur Xénophon ; la seconde est la passion violente et créatrice d'enthousiasme [*pathos enthousiastikon*]. Mais ces deux premières sources du sublime sont, pour la plus grande part, des données constitutifs naturels ; quant aux autres, elles passent aussi par la technique [*téchnè*] ; c'est d'abord la qualité de la fabrication des figures [*schèma*] ; (elles sont de deux sortes ; les figures de pensée et les figures de mots) ; il faut y ajouter l'expression généreuse [*gennaia pbrasis*], dont font partie à leur tour le choix des mots et l'expression figurée et fabriquée. La cinquième cause de la grandeur et qui enferme toutes les autres énumérées avant elles, c'est la composition [*synthésis*] digne et élevée. Eh bien, examinons le contenu de chacune d'elles, ayant auparavant déclaré que des cinq parties, il en est que Cécilius a oubliées, en particulier la passion sans aucun doute.

A. LE SUBLIME DIVIN

IX, 1 Néanmoins, puisque l'emporte sur toutes les autres la première source, je veux dire la grandeur de nature [*mégalphyé*], il faut, même là, et même s'il s'agit d'un don plutôt que d'un acquis, malgré cela donc et dans la mesure du possible, éduquer les âmes en direction du grand, et les rendre toujours enceintes, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une exaltation généreuse [*gennaïos*].

IX, 2 De quelle façon, diras-tu ? Je l'ai écrit ailleurs : *le sublime est l'écho de la grandeur d'âme* [*mégalphrosynè*]. D'où le fait que même sans voix on admire parfois la pensée toute nue, en elle-même, par la seule grandeur d'âme, comme dans la *Nékyia*, le silence d'Ajax est grand et plus sublime que tout discours¹¹.

IX, 3 Tout d'abord, donc il faut nécessairement prendre comme principe ceci : le véritable orateur ne doit pas avoir de pensée basse ni ignoble. Car il n'est pas possible que des gens appliquent leurs pensées et leurs soins à des préoccupations viles et bonnes pour des esclaves, tout au long de leur vie, et produisent quelque chose d'étonnant et de digne de toute époque. Mais sont grands les discours de ceux, comme il est normal, qui sont capables d'avoir des pensées qui aient du poids.

IX, 5 Quant à Homère, comment donne-t-il de la grandeur aux choses divines ? « Toute la mesure aérienne qu'un homme voit de ses yeux, assis sur un sommet, et contemplant la mer vineuse, c'est celle que sautent les chevaux hennissants des dieux¹². »

⁹ Trad. Boileau : « la faculté de bien parler ». Trad. Lebègue : « le talent oratoire ».

¹⁰ Trad. Boileau : « une élévation d'esprit ». Trad. Baldine Saint-Girons : « la force de conception ». Trad. Giovanni Lombardo « l'élan exubérant de la pensée ».

¹¹ Homère, *Odyssée*, XI, 563.

¹² Homère, *Iliade*, V, 770-772

Il mesure leur saut à l'espace de l'univers. Qui donc ne s'exclamerait pas, tout naturellement, en raison de l'hyperbole de la grandeur, que si les chevaux des dieux prennent leur élan pour un deuxième saut, ils ne trouveront plus de place dans l'Univers ?

- IX, 6 De nature divine aussi sont les visions [*phantasmata*] de la Théomachie : « Et tout autour retentit le ciel immense et l'Olympe... Et il eut peur, dans le profond, le Seigneur des Morts, Aïdonée ; et dans sa peur il sauta de son trône et hurla dans sa crainte qu'ensuite Poséidon, l'Ébranleur du sol, ne lui fendît la terre, et aux mortels et aux immortels, ne montrât les demeures terribles, moisies, qui font horreur même aux dieux¹³. » Tu vois, cher ami, comment la terre fendue depuis ses fondements, le Tartare lui-même mis à nu, le monde soumis au bouleversement et à la séparation dans sa totalité, tout en même temps le ciel et l'Hadès, les choses mortelles et les choses immortelles, tout en même temps, dans la lutte combat ensemble et ensemble participe au danger !
- IX, 7 Mais ces choses sont terribles et, sauf à les prendre de manière allégorique, parfaitement impies et ne respectant pas la convenance [*prépon*]. Car à mon sens, Homère, quand il nous livre les blessures des dieux, leurs colères, leurs vengeances, leurs larmes, leurs chaînes, leurs passions confuses, des hommes qui furent à Troie, dans la mesure où il l'a pu, il a fait des dieux, et des dieux il a fait des hommes. Mais nous, dans le malheur, il nous reste un refuge à nos maux ; c'est la mort, tandis que pour les dieux ce n'est pas tant leur nature que leur misère qu'Homère a faite éternelle.
- IX, 8 Mais bien meilleurs que les passages consacrés à la Théomachie, ce sont ceux qui présentent, pur et grand, le divin, comme il est en vérité, et sans mélange. Par exemple les vers qu'il a consacrés à Poséidon, (sur lesquels bien d'autres se sont exercés avant moi). « Tremblent les hautes montagnes et les forêts, et les sommets, et la cité des Troyens, et les vaisseaux des Achéens, sous les pas immortels de Poséidon en marche. Il poussa son char sur les vagues ; et sous lui bondissaient les monstres marins, de partout jaillis hors de leur retraite ; et ils ne furent pas sans reconnaître leur Seigneur ; et pleine de joie, la mer s'entrouvrit ; et eux volaient sur les flots¹⁴. »
- IX, 9 C'est ainsi que procéda le Législateur des Juifs, qui n'était pas le premier venu, quand il eut compris la puissance de Dieu et sa dignité, et qu'il la dévoila aussitôt en écrivant dans le Prologue des Lois : « Dieu a dit » dit-il et quoi ? : « Que la lumière soit, et elle fut ; que la terre soit et elle fut¹⁵. »

¹³ Homère, *Iliade*, XXI, 388 et XX, 61-65.

¹⁴ Homère, *Iliade*, XIII, 18-19 et 27-29.

¹⁵ *Genèse*, I, 3-9.

B. LE SUBLIME HUMAIN

- IX, 10 Peut-être, cher ami, ne te paraîtrais-je pas ennuyeux en citant de nouveau un trait du Poète, à propos encore des choses humaines, en vue de comprendre comment il a coutume de partir du même pas que ses héros vers la grandeur. Des ténèbres soudaines et une nuit sans issue arrêtent pour lui le combat des Grecs. Alors Ajax dans son désarroi : « Zeus, dit-il, ô Père, délivre de ce brouillard les fils des Achéens, et fais le ciel serein ! Donne à leurs yeux de voir, mais fais-nous mourir dans la lumière¹⁶ ! »
Voilà vraiment la passion d'Ajax. Il ne demande pas de vivre ; car c'est là une prière trop vile pour le héros qu'il est. Mais puisque, dans les ténèbres où l'on ne peut agir, il ne pouvait déployer son courage pour aucune action noble, s'indignant pour cette raison d'être inactif au combat, il réclame la lumière immédiatement, espérant trouver du moins un tombeau digne de sa valeur, dût-il rencontrer Zeus en face de lui comme adversaire.
- X, 1 Eh bien, examinons donc si nous n'avons pas quelque autre moyen de rendre les discours sublimes. Puisque, par nature, à toutes choses se rattachent les parties qui coexistent avec la matière qui les constitue, ne s'imposerait-il pas à nous de trouver la cause du sublime dans le fait de choisir toujours les éléments constitutifs essentiels [*ta kairiotata*]¹⁷, et d'être capable, en les articulant les uns avec les autres, d'en faire comme un seul corps ? Car l'un entraîne l'auditeur par le choix des motifs, l'autre par la concentration des motifs choisis. Par exemple Sappho : les affections consécutives à la folie de l'amour, à chaque fois, elle les saisit comme elles se présentent successivement et dans leur vérité même. Mais où montre-t-elle sa force ? C'est quand elle est capable de à la fois de choisir et de lier ensemble ce qu'il y a de plus aigu et de plus tendu dans ces affections.
- X, 2 « Il me paraît, celui-là, égal aux dieux, qui face à toi est assis, et tout près écoute ta voix suave et ton rire charmeur qui a frappé mon cœur d'effroi, dans ma poitrine ; tant il est vrai que si peu que je te regarde, alors il ne m'est plus possible de parler, pas même une parole ; mais voici que ma langue se brise, et que subtil aussitôt sous ma peau court le feu ; dans mes yeux il n'y a plus un seul regard, mes oreilles bourdonnent ; la sueur coule sur moi ; le tremblement me saisit toute ; je suis plus verte que la prairie, et je semble presque morte ; mais il faut tout endurer puisque¹⁸... »
- X, 3 N'admires-tu pas comment, au même moment, l'âme, le corps, l'ouïe, la langue, la vue, la peau, elle va à leur recherche comme si tout cela ne lui appartenait pas et la fuyait ; et, sous des effets opposés, en même temps, elle a froid et elle a chaud, elle délire et raisonne, (et elle est, en effet, soit terrifiée, soit presque morte) ; si bien que ce n'est pas une passion qui se montre en elle, mais un concours de passions ! Tout ce genre d'événements forts et la façon de les rassembler pour les rapporter à un même lieu ont réalisé le chef-d'œuvre. De la même façon, à mon avis, pour les tempêtes, le Poète a choisi les plus terribles des conséquences.

¹⁶ Homère, *Iliade*, XVII, 645-647.

¹⁷ Trad. Lebègue : « les qualités les plus appropriées ».

¹⁸ Sappho, fr. 31 *Poet. Lesb. Fragm.*, éd. Lobel-Page.

V. SUBLIME ET IMAGINATION

- XV, 1 Pour produire la majesté, la grandeur d'expression et la véhémence, mon jeune ami, il faut ajouter aussi les apparitions [*phantasiai*]¹⁹ comme le plus propre à le faire. C'est ainsi du moins que certains les appellent « fabricantes d'images ». Car si le nom d'apparition est communément donné à toute espèce de pensée qui se présente, engendrant la parole, maintenant le sens qui l'emporte est celui-ci : quand ce que tu dis sous l'effet de l'enthousiasme et de la passion, tu crois le voir et tu le places sous les yeux de l'auditoire.
- XV, 2 Que l'apparition dans le discours tende à autre chose que chez les poètes, tu ne l'ignores pas ; non plus que si sa finalité en poésie, est le choc [*ekplēxis*], dans le discours c'est la description animée [*enargeia*]²⁰. Poésie et rhétorique pourtant recherchent toutes deux le [+] et le partage de l'émotion. « Mère, je t'en supplie, ne lance pas sur moi les Vierges aux yeux de sang et à l'air de serpent ; elles sont là ; elles sont là, tout près de moi qui s'élancent²¹ ! » Et encore : « Malheur, elle va me tuer ! Où fuir²² ? » Là, le Poète lui-même a vu les Érinyes ; et les apparitions qu'il a reçues, peu s'en faut qu'il n'ait contraint l'auditoire à les voir.
- XV, 3 Euripide, donc, déploie tout son effort à mettre en valeur dans la tragédie, ces deux passions, folie et amour. En cela, comme nulle part ailleurs, il atteint parfaitement son but ; néanmoins pour s'attaquer aux autres apparitions il ne manque pas d'audace. Bien qu'il ne fût pas du tout sublime par nature, pourtant, de lui-même, il contraint son propre naturel, en bien des circonstances, à se faire tragique, et chaque fois sur les hauteurs, comme le dit le Poète : « De sa queue, il fouette ses flancs et ses hanches, d'un côté et de l'autre, et il s'excite à combattre²³. »
- XV, 4 Quand donc à Phaéon, Hélios eut confié les rênes, il lui dit : « Élanche-toi mais évite le ciel de Lybie, car il ne connaît pas le mélange de l'humide ; et il précipitera ton char à bas. » Puis il continue : « “Dirige ta course vers les sept Pléiades...” Ces mots suffirent à l'enfant pour qu'il saisît les rênes. Il toucha le flanc des cavales ailées et leur donna le champ libre ; et elles s'envolèrent vers les plis du ciel. Derrière, monté sur le dos de Sirius, chevauchait le père, et il donnait des indications à son fils : “Élanche-toi par ici, tourne ton char par là²⁴”... » Ne dirais-tu pas que l'âme de l'écrivain avec lui monte sur le char, avec lui court le risque des chevaux, et avec lui s'envole ? Car si elle n'était pas emportée dans la même course pour ces exploits célestes, elle n'aurait jamais conçu de telles apparitions. Même chose quand il dit, à propos de Cassandre : « Allons, Troyens, amis des chevaux²⁵... »

¹⁹ Voir Quintilien, *De l'institution oratoire*, VI, 2, 25, trad. M. Nisard : « Ce que les Grecs appellent *phantasiai* nous l'appelons justement *visions* : grâce à elles, les images des choses absentes se représentent à l'esprit avec tant de fidélité qu'on croie les voir comme si on les avait sous les yeux. Plus cette représentation est vive, plus on excelle à peindre les passions. Aussi dit-on qu'un homme a beaucoup d'imagination [*euphantasiōton*] lorsqu'il rend avec vérité toutes les circonstances d'une action et jusqu'aux divers sons de voix qui l'ont frappé. [...] De là, naîtra cette qualité que les Grecs appellent, *enargeia*, que Cicéron appelle aussi illustration ou évidence, qui semble moins dire les choses que les faire voir, et qui nous affecte non moins vivement que si nous étions véritablement spectateurs. »

²⁰ Trad. habituelle : « évidence ».

²¹ Euripide, *Oreste*, 255-257.

²² Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 291.

²³ Homère, *Iliade*, XX, 170-171.

²⁴ Euripide, *Phaéon*, fr. 779, Nauck 2.

²⁵ Euripide, fr. 935, Nauck 2.

- XV, 5 Eschyle a l'audace de s'attaquer aux apparitions les plus héroïques, comme chez lui les Sept contre Thèbes : « Sept hommes, sept chefs impétueux, égorgeant un taureau sur un bouclier à la noire monture, et plongeant leurs mains dans le sang du taureau, jurèrent par Arès, par Enyo, et Panique qui aime le sang²⁶... » Ils se jurèrent les uns aux autres sans pitié, leur propre mort. Mais parfois il apporte des pensées non élaborées et, si l'on peut dire, pareilles à la laine brute et encore rêche : et pourtant Euripide, par esprit de rivalité, s'approche de ces périls.
- XV, 6 Et chez Eschyle, de manière inattendue, le palais de Lycurgue, à l'apparition de Dionysos, est possédé : « Le palais est plein d'enthousiasme ; le toit fait le bacchant²⁷... » Tandis qu'Euripide a adouci ce même trait en l'exprimant autrement : « Toute la montagne partageait leur délire bacchique²⁸... »
- XV, 7 Même vigueur dans la faculté de Sophocle à avoir des apparitions, avec Œdipe qui meurt et s'ensevelit lui-même au milieu des présages et, au moment de l'embarquement des Grecs, le fantôme d'Achille, qui se montre aux rapatriés sur son tombeau, et je ne sais si l'on n'a jamais donné l'image de cette vue de manière plus forte que ne l'a fait Simonide²⁹. Mais il est impossible de tout citer.
- XV, 8 Néanmoins les réalisations des poètes présentent une exagération plus mythique et qui dépasse complètement la croyance ; tandis que pour l'apparition rhétorique, le mieux est toujours ce qui est réalisable et vraisemblable. Et les excès sont dangereux et étranges quand la fabrication du discours est poétique et tombe complètement dans l'impossible. C'est ainsi, par Zeus, que les habiles orateurs de notre temps, tout comme les Tragiques, voient des Érinyes, mais ces nobles gens ne peuvent même pas comprendre ceci : c'est qu'Oreste, quand il prononce ces mots : « Lâche-moi, tu es une de mes Érinyes, et tu m'agrippes par le milieu du corps pour me jeter au Tartare³⁰ » a ces apparitions parce qu'il est fou.
- XV, 9 Quel est donc le pouvoir de l'apparition dans le discours ? Peut-être celui d'ajouter aux discours de nombreux autres aspects de véhémence et de passion ; mais mélangée à l'argumentation sur les faits, l'apparition ne convainc pas seulement l'auditeur, elle rend esclave. « Vraiment », dit, Démosthène, « si, à l'instant, l'on entendait un grand cri devant le tribunal et que l'on vînt nous dire que la prison est ouverte et que les prisonniers sont en fuite, il n'est personne, jeune ou vieux, pour refuser de porter secours, dans la mesure où il le peut ; mais si quelqu'un s'avance et dit que celui qui les a relâchés, le voici ! Sans avoir droit à la parole, il périrait³¹ ! »
- XV, 10 Ainsi, par Zeus, Hypéride accusé, parce qu'il avait décrété la libération des esclaves après la défaite (de Chéronée), s'écria : « Ce n'est pas l'orateur qui a proposé ce décret, c'est la bataille de Chéronée³² ! » Car en même temps qu'il argumente sur les faits, l'orateur a suscité une apparition et, il a de la sorte, franchi la limite de la persuasion pour son sujet.
- XV, 11 Par nature, dans tous les cas de ce genre, nous écoutons toujours le plus fort ; ce qui fait que nous sommes détournés de la démonstration et attirés vers le choc lié à l'apparition,

²⁶ Eschyle, *Les sept contre Thèbes*, 42-46.

²⁷ Eschyle, fr. 58, Nauck 2.

²⁸ Euripide, *Les Bacchantes*, 726.

²⁹ Simonide, fr. 209, Bergk.

³⁰ Euripide, *Oreste*, 264-265.

³¹ Démosthène, *Contre Timocrate*, 208.

³² Hypéride, fr. 28, Blass. Voir Ps.-Plutarque, *Vies des dix orateurs*, 849a.

tandis que du même effet l'aspect des choses est relégué dans l'ombre, inondé qu'il est de lumière. Ce n'est pas sans raison que nous nous trouvons dans cet état ; car de deux choses jointes ensemble, la plus forte attire toujours la force de l'autre.

- **Boileau, *Réflexion sur le sublime de Longin, XI* :**

Monsieur de la Motte, mon confrère à l'Académie française, n'a donc pas raison lorsqu'il accuse l'illustre monsieur Racine de s'être exprimé avec trop de hardiesse dans sa tragédie de *Phèdre*, où le gouverneur d'Hippolyte, faisant la peinture du monstre effroyable que Neptune avait envoyé pour effrayer les chevaux de ce jeune et malheureux prince, se sert de cette hyperbole : *Le flot qui l'apporta recule épouvanté* [...].

D'ailleurs Longin, en suite du passage que je viens de rapporter ici, ajoute des paroles qui justifient encore mieux que tout ce que j'ai dit le vers dont il est question. Les voici :

« L'excuse, selon le sentiment de ces deux célèbres philosophes [Aristote et Théophraste], est un remède infailible contre les trop grandes hardiesses du discours ; et je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déjà avancé, que le remède le plus naturel contre l'abondance et l'audace des métaphores, c'est de ne les employer que bien à propos [*kairos*], je veux dire dans le sublime et dans les grandes passions. » [XXXII, 4]

En effet, si ce que dit là Longin est vrai, monsieur Racine a entièrement cause gagnée : pouvait-il employer la hardiesse de sa métaphore dans une circonstance plus considérable et plus sublime que dans l'effroyable arrivée de ce monstre, ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné gouverneur d'Hippolyte, qu'il représente plein d'une horreur et d'une consternation que, par son récit, il communique en quelque sorte aux spectateurs mêmes, de sorte que, par l'émotion qu'il leur cause, il ne les laisse pas en état de songer à le chicaner sur l'audace de sa figure. Aussi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joue la tragédie de *Phèdre*, bien loin qu'on paraisse choqué de ce vers, *Le flot qui l'apporta recule épouvanté*, on y fait une espèce d'acclamation ; marque incontestable qu'il y a là du vrai sublime, au moins si l'on doit croire ce qu'atteste Longin en plusieurs endroits, et surtout à la fin de son cinquième chapitre par ces paroles :

« Car lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession et d'âge, et qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours, ce jugement et cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordants d'ailleurs, est une preuve certaine et indubitable qu'il y a là du merveilleux et du grand. » [VII, 4]

Monsieur de la Motte néanmoins paraît fort éloigné de ces sentiments, puisqu'oubliant les acclamations que je suis sûr qu'il a plusieurs fois lui-même, aussi bien que moi, entendu faire dans les représentations de *Phèdre* au vers qu'il attaque, il ose avancer, qu'on ne peut souffrir ce vers ; alléguant pour une des raisons qui empêchent qu'on ne l'approuve, la raison même qui le fait le plus approuver, je veux dire l'accablement de douleur où est Thémène. [...]

Monsieur de la Motte me répondra peut-être, que cela est vrai quand c'est le poète qui parle, parce qu'il est supposé épris de fureur ; mais qu'il n'en est pas de même des personnages qu'on fait parler. J'avoue que ces personnages ne sont pas d'ordinaire supposés épris de fureur ; mais ils peuvent l'être d'une autre passion, et telle qu'est celle de Thémène, qui ne leur fera pas dire des choses moins fortes et moins exagérées que celles que pourrait dire un poète en fureur. [...]

Cependant, afin qu'on puisse mieux prononcer sur tout ce que j'ai avancé ici en faveur de monsieur Racine, je crois qu'il ne sera pas mauvais, avant que de finir cette onzième réflexion, de rapporter l'endroit tout entier du récit dont il s'agit. Le voici :

*Cependant sur le dos de la plaine liquide
 S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
 L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
 Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
 Son front large est armé de cornes menaçantes,
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
 Indomptable taureau, dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
 Ses longs mugissements font trembler le rivage.
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté.* [Jean Racine, *Phèdre*, Acte V, scène 6, v. 1513-1524)

VI. SUBLIME ET INSPIRATION

- XIII, 2 [Platon] nous montre, cet homme, si nous voulions bien ne pas être négligents, qu'il existe, outre celles que nous avons déjà indiquées, encore une autre route qui mène au sublime. Quelle en est la qualité et la nature ? C'est l'imitation des grands écrivains et poètes du passé, et l'esprit d'émulation avec eux. Et c'est précisément cette cible que nous devons, mon cher ami, conserver fermement. Car beaucoup sont transportés par un souffle étranger, de la même façon que, selon ce qu'on raconte, la Pythie, quand elle s'approche du trépied ; il y a là une brèche dans la terre, qui exhale, à ce qu'on dit, un souffle divin, dès lors, devenue enceinte de la puissance divine, sur-le-champ elle rend des oracles selon l'inspiration. Ainsi de la grandeur naturelle des Anciens, vers les âmes de leurs émules, comme d'ouvertures sacrées montent des effluves ; pénétrés de leur souffle, même les moins capables de prophétiser s'enthousiasment en même temps sous l'effet de la grandeur des autres.
- XIII, 3 Est-il le seul, Hérodote, à avoir été très homérisant ? Il y eut Stésichore avant lui, Archiloque, et plus que tous ceux-là, Platon, qui de cette source homérique a dérivé vers lui-même des milliers de ruisseaux. Et peut-être nous faudrait-il donner des exemples, si Ammonius et ses disciples ne les avaient consignés dans un classement détaillé.
- XIII, 4 L'imitation n'est pas un vol ; mais c'est comme l'empreinte de beaux caractères, de belles œuvres d'art, ou d'objets bien ouvragés. Et Platon, ce me semble, il n'aurait pas fleuri avec de si belles fleurs sur les dogmes de la philosophie, et il ne se serait pas aventuré de conserver, si souvent, dans des sujets et des expressions poétiques, si, pour le premier rang, par Zeus, de tout son courage, contre Homère, comme un jeune rival contre un homme déjà l'objet d'admiration, peut-être avec trop d'ardeur et comme un rompeur de lances, mais ce n'était pas inutile pourtant, si donc il ne s'était battu pour être le premier ! Car, selon Hésiode, « elle est saine cette rivalité pour les mortels³³ ». Et, en vérité, c'est un combat et une couronne de qualité et des plus dignes de la gloire, quand dans la lutte contre les Anciens, même la défaite n'est pas un déshonneur.

³³ Hésiode, *Les travaux et les jours*, 24.

- XIV, 1 Nous aussi, quand nous mettons notre effort à un ouvrage qui exige grandeur d'expression et élévation de pensée, n'est-il pas bon que nous nous représentions dans nos âmes ceci : « Comment le cas échéant Homère eut-il dit la même chose ? Comment Platon ou Démosthène l'auraient-ils élevé jusqu'aux cimes, ou dans l'Histoire Thucydide ? » Car s'avancant à notre rencontre pour provoquer notre émulation ces fameuses figures, pour ainsi dire apparaissant à notre vue, élèveront nos âmes vers les normes [*métra*] dont nous nous représentons l'image.
- XIV, 2 Et c'est encore plus efficace, si en outre, nous nous dépeignons ceci par la pensée : « Comment ce que je dis ici, Homère, s'il était présent, ou encore Démosthène, l'entendraient-ils ? ou bien quelle serait leur attitude face à cela ? » En vérité c'est une grande épreuve que de supposer pour nos propres discours un tel tribunal et un tel public, et de s'amuser à soumettre à de tels héros, comme juges et témoins, la reddition des comptes de nos écrits.
- XIV, 3 Encore plus stimulant si tu ajoutes : « Comment moi qui ai écrit cela, la suite des temps me jugera-t-elle ? » Mais si quelqu'un spontanément redoutait de se faire entendre au-delà de sa vie et de son époque, à coup sûr les êtres conçus par son âme, inachevés, aveugles, il en avorterait pour ainsi dire, dans l'incapacité totale où ils seraient d'arriver à terme face au temps de la renommée posthume.

VII. LE STYLE SUBLIME

A. LE FAUX SUBLIME

- III, 1 « ...et qu'ils arrêtent la très grande lumière de l'âtre.
Car si je vois un seul gardien du foyer,
j'introduirai le torrent d'une spirale de feu
j'incendierai la maison, et la réduirai en charbon.
Mais je n'ai pas encore crié mon chant généreux³⁴. »

Car ces choses-ci ne sont pas non plus tragiques, mais se donnent l'air tragique [*paratragôdia*] ; je veux dire les « spirales », le « vomir contre le ciel », le « Borée qui fait l'aulète », et tout ce qui suit. Car tout cela est brouillé dans la manière de dire et troublé dans les apparitions [*phantasiai*] plutôt que rendu terrifiant [*deinotês*] ; et si tu lèves chacune de ses expressions vers les rayons du soleil pour les examiner, de la peur [*phobos*] qu'elle inspirait elle s'enfonce peu à peu dans le dérisoire. S'il est vrai que dans la tragédie, qui est chose par nature pompeuse et qui admet l'emphase, pourtant l'enflure [*to oidein*] sans mesure est impardonnable, encore moins pourrait-elle, à mon avis, s'adapter à des discours qui ont la réalité comme sujet.

³⁴ Eschyle, fr. 281, Nauck 2.

- III, 2 C'est ainsi que l'expression de Gorgias de Léontium est ridicule, quand il écrit : « Xersès, le Zeus des Perses », et « les vautours, tombes vivantes³⁵. » Et j'ajoute quelques expressions de Callisthène, qui ne sont pas élevées [*hypsèla*] mais en l'air [*météôra*] ; et encore plus les propos de Clitarque ; car c'est un homme tout d'écorce, et pour parler comme Sophocle, « soufflant dans de tout petits pipeaux, mais sans la courroie [*phorbeia*]³⁶ ! » Assurément de tels défauts se trouvent chez Amphicrate, Hégésias et Matris ; car souvent, tandis qu'ils s'imaginent la proie de l'enthousiasme, ce ne sont pas les bacchants qu'ils font, mais les enfants.
- III, 3 Mais, d'une façon générale, l'enflure fait partie des défauts dont on a le plus de mal à se garder ; car, tout naturellement, tous ceux qui visent à la grandeur, dans leur souci de fuir le reproche de faiblesse et de sécheresse, je ne sais comment, se précipitent en ce vice, convaincus que « broncher devant la grandeur est néanmoins une faute qui a de la race ».
- III, 4 Mais mauvaise est l'enflure, que ce soit celle qui s'attache au corps, ou le gonflement et l'inauthenticité [*analètheis*] des discours, qui nous amènent à la situation contraire ; car rien, dit-on, n'est plus sec qu'un hydropique. Mais l'enflure vise au moins à dépasser [*hypairein*] le sublime ; tandis que la puérité [*meirakiôdês*] est directement le contraire de la grandeur. C'est la bassesse même, et qui est le fait d'une âme petite ; et en vérité c'est le défaut le plus vil. Qu'est-ce donc que la puérité ? N'est-ce pas, de toute évidence, une pensée qui sent son écolier [*scholastikè noësis*] ; qui par trop de minutie, aboutit à la froideur [*psychros*] ? Glissent dans ce genre ceux qui visent l'exceptionnel, le fabriqué, et surtout le plaisant [*hèdus*], et, de ce fait, échouent dans le clinquant et le mauvais goût [*kakozèlon*].
- III, 5 À côté existe un troisième genre de défaut, dans le pathétique, que Théodore appelait le *parenthyse*. C'est de la passion hors de propos [*akairon*], et vide, là où il ne faut pas de passion ; ou de la passion sans mesure [*amétron*], là où il faut de la mesure. Souvent, comme sous l'effet de l'ivresse, pour des choses que le sujet n'exige plus, en voilà qui produisent des passions personnelles [*idia*] et sentant l'école ; puis, face à un auditoire qui ne ressent aucune passion, ils manquent aux convenances ; c'est tout à fait normal : ils sont hors d'eux-mêmes, face à des gens qui ne sont pas hors d'eux-mêmes.

B. LE SUBLIME DU SIMPLE

- **Boileau, préface du *Traité du sublime* :**

Il faut donc savoir que par sublime, Longin n'entend pas ce que les orateurs appellent le style sublime : mais cet extraordinaire et ce merveilleux qui frappe dans le discours, et qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte. Le style sublime veut toujours de grands mots ; mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le style sublime, et n'être pourtant pas sublime, c'est-à-dire n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par exemple, *Le souverain arbitre de la nature d'une seule parole forma la lumière*. Voilà qui est dans le style sublime : cela n'est pas néanmoins Sublime ; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, et qu'on ne put aisément trouver. Mais *Dieu dit : Que la lumière se fasse ; et la lumière se fit*. Ce tour extraordinaire d'expression qui marque si bien l'obéissance de la créature aux ordres du créateur, est véritablement sublime et a quelque chose de divin.

³⁵ Gorgias, B, 5a, Diels-Kranz.

³⁶ Sophocle, fr. 701, Nauck 2.

[...] il m'a paru qu'il ne serait peut-être pas mauvais, pour mieux faire connaître ce que Longin entend par ce mot de sublime, de joindre ici au passage que j'ai rapporté de la *Bible* quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'est présenté à ma mémoire. Il est tiré de l'*Horace* de monsieur de Corneille. [...] ce vieux Romain possédé de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux fils morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace ; et leur sœur, qui était là présente, lui ayant dit, *Que voulez-vous qu'il fît contre trois ?* il répond brusquement, *qu'il mourût*. Voilà des termes fort simples. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur qu'il y a dans ces trois syllabes, *Qu'il mourût*. Sentiment d'autant plus sublime qu'il est simple et naturel, et que par là on voit que ce héros parle du fond du cœur, et dans les transports d'une colère vraiment romaine. En voici pourtant encore un que je trouve à l'ouverture du livre dans la *Médée* du même Corneille, où cette fameuse enchanteresse, se vantant que seule et abandonnée comme elle est de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moyen de se venger de tous ses ennemis : Nérine, sa confidente, lui dit :

*Perdez l'aveugle erreur dont vous estes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite :
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ?*

A quoi Médée répond : *Moi.*

Moi, dis-je, et c'est assez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du sublime, et du sublime le plus relevé dans ce monosyllabe *Moi* ? Qu'est-ce qui frappe dans ce passage, sinon la fierté audacieuse de cette magicienne, et la confiance qu'elle a dans son art ?

- **Boileau, *Réflexion critique sur le sublime de Longin, X* :**

Cependant qui est-ce qui n'en sent point le sublime ? Vous, peut être, monsieur, parce que vous n'y voyez point de grands mots, ni de ces *ambitiosa ornamenta* en quoi vous le faites consister, et en quoi il consiste si peu, qu'il n'y a rien même qui rende le discours plus froid et plus languissant que les grands mots mis hors de leur place. Ne dites donc plus, comme vous faites en plusieurs endroits de votre dissertation, que la preuve qu'il n'y a point de sublime dans le style de la *Bible*, c'est que tout y est dit sans exagération et avec beaucoup de simplicité, puisque c'est cette simplicité même qui en fait la sublimité. Les grands mots, selon les habiles connaisseurs, font en effet si peu l'essence entière du sublime, qu'il y a même dans les bons écrivains des endroits sublimes dont la grandeur vient de la petitesse énergique des paroles, comme on le peut voir dans ce passage d'Hérodote, qui est cité par Longin : « Cléomène étant devenu furieux, il prit un couteau dont il se hacha la chair en petits morceaux ; et s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut » [XXXI, 2] car on ne peut guère assembler de mots plus bas et plus petits que ceux-ci, « se hacher la chair en morceaux, et se déchiqueter soi-même. » On y sent toutefois une certaine force énergique qui, marquant l'horreur de la chose qui y est énoncée, a je ne sais quoi de sublime.

VIII. SUBLIME ET RATIONALITÉ

- **Boileau, *Art poétique*, chant I, v. 30-34 :**

La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.

Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,

L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.

• **Boileau, *Art poétique*, chant I, v. 43-48 :**

Évitons ces excès [qui sont « loin du droit sens », v. 40] [...].
Tout doit tendre au bon sens : mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir ;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt l'on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

• **Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, 5-6 :**

II, 5 Voilà pourquoi l'on dit souvent en parlant d'ouvrages bien faits, quand on veut les louer, qu'on ne saurait en rien retrancher, qu'on ne saurait y rien ajouter ; comme pour dire que si l'excès et le défaut détruisent la perfection, le juste milieu seul peut l'assurer. C'est là le but où les bons artistes ont toujours le regard fixé dans leurs travaux. [...] [L]'excès en trop est une faute, l'excès en moins est également blâmable ; le milieu seul est digne de louanges, parce que seul il est dans l'exacte et droite mesure.³⁷

II, 6 Le milieu est en fait un sommet. La vertu [l'excellence], prise dans son essence et au point de vue de la définition qui exprime ce qu'elle est, doit être regardée comme un milieu, [*mésotès*]. Mais relativement à la perfection et au bien, la vertu est un extrême et un sommet [*akrotès*].

• **Boileau, *Art poétique*, chant I, v. 101-102 :**

Prenez mieux votre ton, soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

• **Boileau, *Art poétique*, chant II, v. 25-36 :**

Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile : [...]
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre [...]
Et par quel art encor l'épigramme quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.

• **Boileau, *Art poétique*, chant II, v. 58-76 :**

L'Ode, avec plus d'éclat et non moins d'énergie,
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux. [...]
Son style impétueux souvent marche au hasard
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique,
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps !

³⁷ Trad. Barthélémy Saint-Hilaire.

- **Boileau, *Discours sur l'ode* :**

[Perrault] a surtout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le poète [Pindare], pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours ; et afin de mieux entrer dans la raison sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique et ces exactes liaisons de sens qui ôteraient l'âme à la poésie lyrique. [Perrault] n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnait lieu de croire qu'il n'a jamais conçu le sublime des *Psaumes* de David, où, s'il est permis de parler de ces saints cantiques à propos de choses si profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus qui servent même quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon *Art poétique*, à propos de l'ode :

Son style impétueux souvent marche au hasard

Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Ce précepte effectivement qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles, est un mystère de l'art qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans aucun goût.

- **Boileau, *Art poétique*, chant IV, v. 71-80 :**

Faites choix d'un censeur solide et salulaire,
 Que la raison conduise et le savoir éclaire,
 Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
 L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher.
 Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
 De votre esprit tremblant lèvera les scrupules.
 C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
 Quelquefois, dans sa course, un esprit vigoureux,
 Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
 Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

IX. SUBLIME ET POLITIQUE

XLIV, 1 Reste pourtant ceci à élucider, (pour combler ton désir de t'instruire nous n'hésiterons pas à l'ajouter), mon très cher Téréntianus ; c'est ce dont un philosophe s'enquit auprès de moi tout récemment : « Je m'étonne », disait-il, « de même en vérité que beaucoup d'autres, de ceci : comment se fait-il qu'à notre époque on trouve des naturels éminemment persuasifs, des naturels doués pour la politique, pénétrants, intelligents, extrêmement portés aux effets agréables [*bèdonè*] dans les discours, mais que l'on n'en rencontre plus de tout à fait sublimes et de très grands, si ce n'est que rarement ? Si grande est la stérilité générale qui étrangle la vie. »

XLIV, 2 « Par Zeus », disait-il, « faut-il en croire ce que l'on va répétant, à savoir que la démocratie [*dèmokratìa*] est une bonne nourricière de grands talents, et que c'est peut-être avec elle seule que les orateurs habiles ont fleuri et sont morts ? Car, dit-on, la liberté [*èleuthèria*] est apte à nourrir les pensées des grands esprits et à les remplir d'espoir, et en même temps à répandre le désir de rivalité [*èris*] réciproque et de concurrence [*philotimia*] pour le premier rang.

XLIV, 3 De plus, précisément, c'est grâce aux prix proposés dans les Républiques [*politeiai*] que toujours a supériorité des esprits des orateurs s'aiguise par l'exercice et en quelque sorte se polit et, comme il se doit, brille du même éclat que le monde, dans la même liberté. Mais nous, hommes d'aujourd'hui, nous paraissions avoir appris dès l'enfance un esclavage [*douleia*] légitime [*dikaia*]; depuis nos premières tendres pensées, nous avons été comme emmaillotés dans les mêmes coutumes et les mêmes habitudes, et nous n'avons pas été admis à goûter à la source la plus belle et la plus féconde des discours, j'entends », disait-il, « la liberté [*éleuthéria*]; et c'est pourquoi nous en sommes arrivés à n'être rien d'autre que des flatteurs sublimes. »

XLIV, 4 « C'est pourquoi », disait-il, « tous les autres états peuvent échoir à des serviteurs; mais aucun esclave [*donlos*] ne devient orateur [*rhêtôr*]; car aussitôt en lui-même rejaillit comme dans un bouillonnement l'être privé de parole [*aparrhêsiasios*]³⁸ et en quelque sorte le prisonnier qui se sent toujours, à cause de l'habitude, frappé de coups de poing. »

IX,4 La première qualité donc qu'il faut supposer en un véritable orateur; c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet il n'est pas possible qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sentiments et des inclinations basses et serviles puisse jamais rien produire qui soit fort merveilleux ni digne de la postérité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes et de solides pensées qui puissent faire des discours élevés, et c'est particulièrement aux grands hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires. Voyez par exemple ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. Pour moi, lui disait Parménion, si j'étais Alexandre, j'accepterais ces offres. Et moi aussi, répliqua ce prince, si j'étais Parménion. N'est-il pas vrai qu'il fallait être Alexandre pour faire cette réponse³⁹ ?

• **D. Bouhours, *La manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*, 1687 :**

Voici l'autre endroit que je vous disais, et que Corneille a imité de Sénèque. Jason répudie Médée pour épouser Créuse fille de Créon roi de Corinthe. Sur quoi Médée entre en fureur, et menace de tout faire périr. On lui présente qu'elle est sans pouvoir; que son époux est un infidèle; que tout l'abandonne. *Médée reste*, dit-elle dans Sénèque. Le poète français a imité et surpassé le poète latin. Une confidente dit à Médée :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :

Dans un si grand revers que vous reste-t-il ? Moi.

Répond-elle. *Moi, dis-je, et c'est assez*. N'y a-t-il pas bien de la force et de la grandeur dans ce seul mot-là ? Il y a du moins bien de l'orgueil [...]. Ce *moi* répété est extrêmement fier, et me rappelle le *moi* de Pascal et celui de son Copiste. Le *moi* est haïssable selon Pascal : le *moi* est injuste en soi, en ce qu'il se fait le centre de tout. Il est incommode aux autres en ce qu'il les veut asservir; car chaque *moi* est l'ennemi, et voudrait être le tyran de tous les autres.

• **J.-L. Guez de Balzac, *Dissertation politique, Le Romain* :**

Il ne faut qu'un mot à l'autorité pour persuader. Trois de ses syllabes, madame, humilient les audacieux; donnent de la repentance aux rebelles; arrêtent l'impétuosité des légions mutinées; étouffent une sédition en sa naissance. Et ceux que le général avait accoutumé de nommer, *Mes Compagnons*, ne peuvent souffrir qu'il les nomme, ou *Mes amis*, ou *Messieurs de Rome*, ou comme il vous plaira de traduire *Quirites*. Ils se figurent que ce mot les a déjà

³⁸ Trad. Lebègue : « le sentiment de la privation du franc parler de la liberté ».

³⁹ Cet exemple manque dans le manuscrit principal. Les éditeurs du XVII^e siècle ont proposé une réfection d'après Plutarque. La traduction est de Boileau (*Traité du sublime*, chap. VII).

dégradés ; que ces trois syllabes leur ont ôté l'épée et le baudrier ; qu'elles les ont mis dans la lie la plus impure et la plus vile populace.

Je vous demande, madame, si le nom de *Quirites*, sort d'une autre bouche que de celle de César, fût entré aussi avant dans le cœur des légions, et eût eu la même force sur leur esprit. Pour moi je le croirais difficilement. Je sais la portée de la rhétorique, et connais la vertu des mots les mieux prononcés ; mais elle ne va pas jusque là. L'autorité est incomparablement plus persuasive que l'éloquence. Les soldats se fussent moqués d'une douzaine d'oraisons de Cicéron, et il se rendent à une parole de César.

Je pense même qu'ils se fussent rendus à son silence.

- **J.-L. Guez de Balzac, *Socrate chrétien* :**

Cet admirable *Ego sum*, que nous ouïmes chanter à la Passion il y a quinze jours, est rapporté dans l'*Évangile de saint Jean* et commence le premier acte de la tragédie de notre seigneur. Ces trois syllabes sorties de sa bouche épouvantèrent ses ennemis ; mirent en désordre des auditeurs qui étaient en armes ; firent tomber à la renverse une compagnie de gens de pied ; et je ne doute point que cette chute n'eût été mortelle à ceux qui tombèrent, si la même force qui les abattit, ne les eût aidés à se relever. On parle des éclairs et des tonnerres d'un homme d'Athènes, qui mêlait le ciel avec la terre, sur la tribune aux harangues. Mais [...] c'étaient des orages en peinture. [...]

Comment est-donc que l'*Ego sum* de Jésus-Christ, sorti de sa bouche sans effort, sans qu'il élève seulement le ton de sa voix, porte par terre des hommes fermes et vigoureux ; met à ses pieds une troupe de soldats qui étaient venus se saisir de lui ? Il n'est rien en apparence de si doux et de si tranquille que cet *Ego sum*. Deux paroles le composent ; paroles courtes, simples et vulgaires ; qui n'ont rien d'éclatant et de figuré ; rien qui étonne et qui menace les gens ; rien qui présage et qui signifie le coup qu'elles vont frapper.

C'est-à-dire qu'il faut que ces deux paroles ne soient que la couverture et que l'enveloppe de quelque chose d'extraordinaire, qui est caché dessous. Il faut sans doute que ce soit une étincelle tombée du plus haut des cieux ; un rayon de véritable divinité, qui se mêle dans ces deux paroles ; qui leur communique une vertu étrangère, et qu'elles n'avaient pas naturellement. Ces paroles ne sont point foudroyantes de leur propre feu ; il faut nécessairement que celui qui les professe soit le maître des foudres et de la tempête. [...] réservez toute votre admiration pour le laconisme de Jésus Christ. [...]

Son silence même et sont repos, ses faiblesses et ses infirmités, sont choses fortes, agissantes, efficaces ; sont capables d'opérer des miracles ; parce qu'elles ne sont jamais abandonnées de la puissance nécessaire à l'opération des miracles, parce que la grandeur de ses actions ne dépend point de la grandeur de ses instruments et de ses moyens. Son *Ego sum*, animé de cette secrète et souveraine puissance, eût pu mettre en fuite une légion, aussi aisément qu'une escouade.

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

- LONGIN, *Traité du sublime*, trad. Nicolas Boileau (éd. Francis Goyet, L.G.F, coll. « Le Livre de Poche », 1995, ou *Œuvres complètes* de Boileau, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1966).
Traduction ancienne en ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/longin/sublime.htm>
- PS.-LONGIN, *Du sublime*, trad. Henri Lebègue, Les Belles Lettres, colle. C.U.F. (« Budé »), 1939.
Texte grec en ligne : http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/longin_du_sublime/
- PS.-LONGIN, *Du sublime*, trad. Jackie Pigeaud, 1991, Payot / Rivages, 1993.

ÉTUDES

- GOYET, Francis, « Raison et sublime dans le premier livre de *l'Art poétique* de Boileau », dans *La littérature et le sublime*, dir. Patrick Marot, Toulouse, PU Mirail, 2007, p. 137-160 (repris dans *Les Audaces de la prudence. Littérature et politique aux XVI^e et XVII^e siècles*, Classiques Garnier, 2009, p. 183-212).
- LOMBARDO, Giovanni, *L'esthétique antique*, 2002, trad. de l'it., Klincksieck, 2011.
- RICHIR, Marc, *Du sublime en politique*, Payot, 1991.
- SAINT-GIRONS, Baldine, *Fiat lux. Une philosophie du sublime*, Quai Voltaire, 1993.
- SAINT-GIRONS, Baldine, *Le Sublime de l'Antiquité à nos jours*, Desjonquères, 2005.